Les autres villes sont Georgetown, Princetown, St. Davil et Dartmouth.

On ne publie pas moins de six journaux dans l'île. Un tiers du revenu de la Province est consacré à l'éducation. On y compte 280 écoles communes fréquentées par 15,000 élèves.

Le Prince arriva à Charlottetown, le 9 août, de bonne heure dans la matinée, et débarqua à onze heures. Un grand nombre d'étrangers s'y étaient rendus en steamer du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et du Cap-Breton; les colons de leur côté y affluèrent de toutes les parties de l'île. Quoique la pluie tombât abondamment, une immense multitude s'était massée sur les quais et sur les vaisseaux ancrés dans le port. Charlottetown n'avait jamais vu un pareil spectacle. A leur arrivée, le *Hero* et l'*Aricide* furent salués par le vaisseau de Sa Majesté Britannique le *Favours* et le navire de guerre français la *Pomone*, commandant de Montaignac; ces deux derniers vaisseaux s'étaient pavoisés de mille couleurs et les marins français, montés sur les vergues, mêlaient leurs joyeuses acclamations à celle des matelots anglais. Des sauvages, dans des canots d'écorce, suivaient le navire royal. On forma pour conduire le Prince à sa résidence une procession où se firent remarquer, par leur bonne tenue et leur discipline, six compagnies de milice dont trois appartenaient à la villa et trois à la campagne, et une escorte de cavalerie. Durant le lever le Prince reçut des adresses où l'on fit allusion aux services importants rendus par le Duc de Kent à la colonie; et, dans ses réponses, il fit voir combien il était sensible aux bons souvenirs que l'on a gardés de son aïeul.

Ce lever eut lieu dans la salle des séances du Conseil Législatif que l'on avait eu soin d'orner de verdure. Des festons s'enroulaient autour des colonnes d'ordre ionique qui en supportent les galeries. On remarquait un transparent sur lequel on lisait la légende suivante :

Thy grandsire's name distinguishes this Isle;
We love thy mother's sway and court her smile.

Les officiers de la frégate française, au nombre de vingt, se présentèrent au lever, et le Commandant fut invité à dîner avec son Altesse Royale.

Vint ensuite le bal, qui se donna dans la salle de l'Assemblée Législative que l'on avait décorée de feuillage, de lanternes de couleur et de transparents.

Le Prince quitta l'île le 11, et toute la flotte, composée de six vaisseaux, fit voile pour le Bas-Canada.

VIII.

IMPORTANCE COLLECTIVE DES PROVINCES DU GOLFE.

Le voyage de l'héritier présomptif aura de lui-même un résultat important pour les colons d'Amérique. Le Prince et les hommes d'état de sa suite ont pu étudier par eux-mêmes et leur condition présente et les ressources dont elles disposent. Après avoir suivi Son Altesse Royale dans ce que l'on peut appeler la partie maritime des domaines de Sa Majesté Britannique en Amérique, nous croyons devoir présenter l'ensemble de leur puissance sous le triple point de vue financier, agricole et commercial et la comparer aux forces productives de la province que nous habitons. Tôt ou tard nous aurons à traiter avec elles, soit qu'elles fassent partie d'une confédération qui embrassera notre propre territoire, soit que, devenues un puissant état, elles soient, par leur position, maîtresses de l'entrée du St. Laurent et par conséquent de nos relations avec l'Europe. Evidemment, si les petits gouvernements de ces provinces ne forment pas avec nous une fédération qui nous soit commune, nous les verrons un jour ou l'autre se confédérer entre eux. Il suffit d'y songer pour voir que ce dernier résultat est pour nous peu désirable.

Parlons en premier lieu de Terre-Neuve. L'aspect de ses côtes et le fait que ses habitants se consacrent presque exclusivement à la pêche, porteraient à croire que le sol de cette île n'est point cultivable; cependant ses ressources agricoles ne manquent pas d'importance. Plus d'un tiers de son sol, dont la surface est égale à celle de l'Irlande, est couvert de lacs et sillonné de rivières. On y trouve à peu près 26,000 carrés de terres arables. Supposons, si l'on veut, que l'agriculture n'en puisse utiliser que la moitié, il en reste encore bien assez pour subvenir aux besoins d'une nombreuse population. Le climat de Terre-Neuve, quoique rigoureux, est très salubre. L'hiver y commence plus tard qu'au Canada. Les étés sont courts et chauds; la longévité de ses habitants est remarquable. La pomme de terre, les légumes, les fruits de jardin ou d'autre espèce croissent abondamment. La colonisation ne s'est étendue que sur 300,000 milles du sol de l'île, et encore n'y a-t-il qu'un peu plus

d'un tiers de cette étendue qui soit en culture. Les minéraux, tels que le charbon, le gypse, le cuivre, l'argent, le fer et le plomb, s'y trouvent, dit-on, en grande quantité. La compagnie du télégraphe exploite avec profit une mine de ce dernier métal. (1).

Mais les principales sources de prospérité de cette colonie seront, durant des siècles sans doute, ses pêcheries inépuisables renfermant tous les trésors de l'Océan depuis la gigantesque baleine et la mouton, jusqu'au hareng, au maquereau, à la morue et au caplan. Le Labrador, sur plus de 100 milles de côtes, fait passer par Terre-Neuve la plupart de ses produits; ce qui se trouve par conséquent à déduire du chiffre officiel des exportations de cette colonie.

Le Labrador possède à lui seul autant de territoire que la France, l'Espagne et l'Allemagne réunies. Plus de vingt milles personnes s'y rendent tous les étés et s'y livrent à la pêche et à la traite des fourrures avec les Sauvages. Cette multitude se compose d'Ecosseis, d'Irlandais, d'Américains, de Français, de Canadiens-Français et d'Acadiens. La population résidente, principalement composée de Sauvages, d'Ecosseis et d'Acadiens, ne dépasse pas 9,000 âmes.

On porte à \$1,000,000 la valeur des produits exportés de ce territoire.

Le total des exportations de Terre-Neuve, en 1857, a été de \$8,250,000. Elles consistaient principalement en poisson, en huile et en fourrures. Ses importations se sont élevées à \$7,100,000. La pêche du phoque, que l'on commence le printemps, au milieu de bancs de glace flottants, occupe plus de 10,000 hommes et met en mouvement 400 goélettes et autres petites embarcations. On calcule que 35 à 40,000 individus montant plus de 10,000 petits navires et bateaux s'adonnent constamment, durant la saison favorable, sur les côtes et les bancs de Terre-Neuve, à la pêche de la morue, du hareng et du maquereau. Les revenus de cette province sont, en moyenne, d'un million de dollars et ses dépenses absorbent à peu près ce montant.

Les produits du sol sont un des principaux éléments de prospérité de la Nouvelle-Ecosse. Cette presqu'île et l'île du Cap-Breton renferment 12,000,000 d'acres de terre dont environ 5,000,000 sont colonisés et un peu plus d'un million sont en culture. La Nouvelle-Ecosse, au moyen de digues, a conquis sur l'Océan 40,000 acres qui sont d'une inépuisable fécondité.

Quoiqu'ils soient sous la même latitude que le Canada, la Nouvelle-Ecosse et le Cap-Breton ont cependant un climat plus doux et moins sujet aux variations de la température; ce qui est dû sans doute à leur position isolée et au grand courant qui vient du golfe du Mexique. Le blé et l'orge s'y cultivent avec plus de profit que dans 14 des Etats de la république voisine; aucun d'entre eux non plus ne réussit aussi bien dans la production d'avoine, de sarrasin, de patates, de foin, et de beurre que la Nouvelle-Ecosse.

Les revenus que lui donnent ses forêts sont considérables. Les exportations se composent en grande partie de bois de charpente. L'industrie de la construction des navires y est exploitée sur une grande échelle. La péninsule de la Nouvelle-Ecosse et l'île du Cap-Breton sont toutes deux renommées pour leurs richesses minières. Le charbon, le fer, le gypse et le manganèse y sont abondants. On extrait chaque année des entrailles de leur sol environ 150,000 chaldrons (2) de charbon. Les colons de la Nouvelle-Ecosse se livrent avec succès aux travaux de la pêche; ceux du Cap-Breton s'y adonnent également, et en tirent encore plus de profit. La valeur des exportations en poisson et en huile est annuellement de plus de trois millions de piastres. Le total des exportations est en moyenne de sept à huit millions de piastres; mais plusieurs *item* tels que navires construits dans la colonie et vendus hors de ses limites, ne figurent pas dans ce dernier montant. Le total des importations est en moyenne de huit à neuf millions. Les revenus de la province sont d'à peu près sept cent cinquante mille piastres, et ses dépenses absorbent environ cette somme. Suivant le Juge Haliburton, la Nouvelle-Ecosse posséderait à peu près trois mille navires représentant une capacité collective de deux cent mille tonneaux. On y trouve quarante trois ports d'entrée. Celui d'Halifax seul est fréquenté chaque année par plus de mille vaisseaux de toutes grandeurs et appartenant à toutes les nations. "Une

(1) La géographie moderne de M. l'abbé Holmes, édition publiée par MM. Crémazie, en 1854; celle de M. Hodgins, député surintendant de l'éducation, pour le Haut-Canada; le livre de M. Yaché, intitulé: *Des provinces de l'Amérique Britannique du nord et d'une union fédérale*; enfin la lecture de M. A. Morris, *Nova-Britannia*, faite à Montréal en 1858, sont les sources où nous avons puisé la plupart de nos renseignements statistiques et géographiques.

(2) Mesure qui contient 36 boisseaux.